

À propos d'un titre beau, *logos* et *anankê*

Le *logos* raconte l'âme grecque et éclaire ses paradoxes, ses identités les plus étranges, ses dimensions secrètes. Il semble nécessaire de conserver au mot grec, tous les sens pluriels que l'analyse étymologique lui donne. Laisser dire aux mots grecs ce qu'ils veulent dire, comme l'indique Heidegger à propos du fragment 6 de Parménide (*Qu'appelle-t-on penser ?*, P.U.F., 1959). Et cette démarche est tout à fait en relation avec l'idée héraclitéenne de l'alliance des contraires, condition de l'*harmonie*. Certains aspects du *logos*, apparemment contradictoires – le *logos hystéricos*, intuitif, le *logos spermaticos*, aristotélicien, la raison séminale qui, chez les Stoïciens par exemple, révèle dans la matière une intelligence organisatrice –, sont, en réalité, constitutifs de son essence. Le *logos* raconte la beauté du monde et sa force tumultueuse et suggère l'ombre des dieux. Il « réalise » également la *physis* dont l'*alèthéia* ne se révèle qu'en se déroband, insaisissable. Il dit « l'arrangement », le *cosmos*, le discours vrai sur la nature et la nécessité des choses. Mais la parole grecque est, aussi, pensée de l'être chez Parménide, ou bien, encore dans un autre registre, l'arme par excellence au sein de la *polis*, et, par la distanciation opérée par l'historien, « trésor pour toujours » chez Thucydide, et fascinante *callipolis* chez Platon. Sans oublier les sophistes aux discours terrassants, ni l'élégant Aristote de la *Poétique*, disant la *mimésis* et la *catharsis*.

Le titre de cette revue, qui joue avec des concepts grecs, est, on le voit, riche de sens et donne envie de connaître un peu mieux les jeux de la *parole* avec l'*anankê*, la *nécessité*, « en laquelle se déroband la force silencieuse du

possible ».

Ces relations complexes ont intéressé les Grecs. La notion d'un ordre pré-établi est déjà connue par Homère. La physique milésienne, élaborée par Héraclite, repose sur l'idée que les choses obéissent, avec une certaine liberté, à la nécessité. Chez Démocrite, tout se produit par nécessité : le tourbillon est cause de la genèse de tous les corps. Il l'appelle nécessité (Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, IX, 45). Chez les Tragiques, où il n'y a pas de pardon possible, Clytemnestre, Œdipe, Antigone, Médée ont fait leur choix. Il est définitif. Volontairement, leurs rapports avec la Nécessité et le pouvoir des dieux éclairent, avec force, la condition humaine. La psychanalyse, dépassant les intentions d'Eschyle, Sophocle et Euripide, en fera son miel.

Les apories sur la contingence et sur la nécessité de Diodore Kronos, un contemporain d'Aristote, en révèlent certaines subtilités. Développant le principe de la réalisation possible du possible, celui de la nécessité conditionnelle et de l'impossibilité de réaliser le possible dans le passé, le principe de l'expansion diachronique de la nécessité, l'*argument dominateur* pose la question de l'action, de la liberté humaine. Cet argument est intéressant. Il serait utile de le comparer avec certains raisonnements d'Aristote (*Traité du ciel*, I, 283 b 6-17) sur des démonstrations par l'absurde pour des propositions concernant le temps. On pense au problème de la nécessité historique dans le futur, à l'exemple de la bataille navale qui doit nécessairement avoir lieu ou nécessairement ne pas avoir lieu. De même qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ait lieu, qu'il n'est pas nécessaire qu'elle n'ait pas lieu : elle aura lieu au cas où elle aura lieu, elle n'aura pas lieu au cas où elle n'aura pas lieu (*De l'Interprétation*, 9, 18 b, 25)...

Mais ce ne sont pas les terribles arguments philosophiques qui nous intéressent pour eux-mêmes. Ils indiquent surtout les chemins que les

Grecs, ces « logiciens-nés », ont pu suivre, des chemins qui, peut-être, ne mènent nulle part. Essentiels pourtant : ils sont l'expression de l'abstraction parfaite, ils signifient la volonté grecque d'aller au-delà des apparences, vers la réalité des choses. Ils révèlent les maîtres du *logos*.

Le titre de cette revue donne envie de relire *Œdipe roi* – le fils de qui il ne devait pas naître, l'époux de qui il ne devait pas l'être, le meurtrier de qui il ne devait pas tuer –, de se connaître soi-même, selon le fameux et beau précepte delphique « connais-toi toi-même » qu'ont repris, à leur compte, après Socrate qui rêve philosophiquement sur la nature de l'âme, les psychanalystes.

Et justement, le *logos* anime le principe de vie, la *psychè*. Il progresse par lui-même : « De l'âme, dit Héraclite [DK 22 B 115] il y a un "logos" s'augmentant lui-même ». Cette progression, cette augmentation du *logos* par lui-même, cette dynamique en lui par essence, c'est parce que le *logos* est avide de connaissance, et que cette dernière l'enrichit, lui fait chaque fois poser un horizon plus loin à conquérir encore. Mais le *logos* n'est avide de connaissance que parce qu'il y a en lui faculté critique d'analyse dans le monde de « l'apparaître ». Et cette faculté d'analyse lucide et critique vient elle-même d'un surplus de *psychè* tel qu'il se manifeste dans la disponibilité à être émerveillé et saisi d'effroi sacré devant le spectacle du monde, les signes de la beauté.

Ainsi, la *mania* dionysiaque, une rupture de la conscience quotidienne, dévoile, dans une sorte d'ivresse, une connaissance autre du monde. On pense alors à ce sentiment de terreur et d'émerveillement à l'approche bouleversante du sacré, devant la révélation des forces mystérieuses de la nature, la présence de la divinité, ce que les Grecs entendent par le mot de *thambos*. Dionysos est le dieu de la « mania » au sein d'une civilisation de la

« raison ». Le *logos* serait héritier de la « sagesse de Dionysos » qui peut s'identifier, dialectiquement, à la sagesse d'Apollon.

On devine alors, précédant l'esprit de raison, un étonnement devant le monde qui, pour Platon (Platon, *Théétète*, 155 d, trad. L. Robin), on le sait, est à l'origine de la science : « Car cet état, qui consiste à s'émerveiller, est tout à fait d'un philosophe ; la philosophie en effet ne débute pas autrement, et il semble bien ne s'être pas trompé sur la généalogie, celui qui a dit qu'Iris est la fille de Thaumás ». Pour Aristote (*Métaphysique*, A, 2, 983 a, trad. J. Tricot), si la science élimine toute possibilité de s'étonner lorsque les causes sont connues, l'étonnement est bien l'état initial de celui qui cherche : « Tout homme, avons-nous dit, commence par s'étonner de ce que les choses sont ce qu'elles sont [...] ».

Le titre de cette revue conduit à la question du *logos* qui prend une signification particulière quand il s'agit de se demander quelle forme d'intelligence du monde pouvait l'avoir précédé. Hasard ou nécessité ? Rupture ou transition subtile d'un mode de pensée à un autre dans laquelle la perception du sacré et le politique auraient joué un rôle essentiel ?

Ce rythme pendulaire – ombre et lumière, fond antique et nouvelle ordonnance des choses et du monde –, est celui du *logos*, parole du sacré, de la raison et de ses nécessités.

Olivier BATTISTINI
Maître de conférences en histoire grecque
Université de Corse